Document généré le 25 avr. 2024 07:04

Liaison

Alberto Manguel
Littérature

Jean Fugère

Numéro 63, septembre 1991

Mon Toronto

URI : https://id.erudit.org/iderudit/42471ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Fugère, J. (1991). Alberto Manguel : littérature. *Liaison*, (63), 26–27.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1991

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

ALBERTO MANGUEL

43 ANS, ARGENTIN D'ORIGINE, JOURNALISTE, TRADUCTEUR ENTRE AUTRES DE MARGUERITE YOURCENAR ET DE JORGE LUIS BORGES. AUTEUR D'UNE ANTHOLOGIE DE LA LITTÉRATURE FANTASTIQUE ET D'UN PREMIER ROMAN *NEWS FROM A FOREIGN COUNTRY CAME*, PARU CHEZ RANDOM HOUSE EN 1991.

Je n'ai pas choisi Toronto. Mon éditeur était ici et c'est pour ça que je suis venu ici. Une fois installé, j'ai commencé à aimer la ville. Vous savez, quand on vous dit, en vous présentant quelqu'un : *Ah! c'est quelqu'un de génial, de beau, de merveilleux!*, c'est toujours décevant. Par contre, si on ne vous dit rien, vous rencontrez quelqu'un et ce peut être l'éblouissement. Ça été comme ça avec le Canada, j'ai vraiment été ébloui. Je continue à aimer Toronto parce que j'aime le calme, la propreté, tous ces clichés sur Toronto qui me conviennent parfaitement. Ce que j'aime aussi c'est que Toronto est pleine de surprises. À Montréal, on s'attend à la bousculade, à l'événement culturel, aux dialogues dans les cafés. Ici on ne s'attend pas à ces choses-là et elles arrivent. Je suis constamment surpris de voir qu'à Toronto on a presque trop de cinémas, de librairies, presque trop de théâtres : on ne peut pas tout voir. Et on a aussi, ne l'oublions pas, le festival littéraire le plus important au monde.

Vous savez, partout au Canada, c'est presqu'un hobby de parler en mal de Toronto. Il y a une sorte d'envie évidemment – parce que Toronto est plus riche, parce que Toronto est plus connue mais aussi parce que c'est un peu la Cendrillon du Canada. La petite ville plate qui tout à coup est devenue princesse. Alors ses sœurs lui en veulent. Et puis Toronto elle-même ne s'aime pas, c'est vrai. Ceux qui aiment Toronto sont les étrangers. Les gens qui ont choisi Toronto adorent Toronto.

C'est vraiment le centre de l'édition nationale. On y trouve la plus grande concentration d'écrivains canadiens-anglais. C'est devenu en fait une ville littéraire de l'importance de Madrid, de Rome ou de Londres. Il y a les éditeurs autochtones, comme McClelland & Stewart, les filiales de maisons américaines ou anglaises, comme Random où je publie. Et puis d'autres, du type Coach House, une coopérative extrêmement dynamique et à caractère expérimental, fondée par de jeunes auteurs comme Michael Ondaatje et issue de cette révolution culturelle qui a marqué la naissance de la littérature anglophone.

Il y a une vie de quartier à Toronto. La ville est pleine de coins poétiques qu'il faut découvrir. C'est une poésie peut-être un peu secrète mais une fois qu'on la découvre elle est là. Entre autres, il y a le Toronto des *Beaches*, qui est tout à fait particulier, qui fait petit village de ville américaine. Il y a le quartier gai de Toronto : Church & Wellesley. Un cachet unique, qui n'existe dans aucune autre ville. Et puis Cabbagetown, mon quartier, qui fait village anglais avec toutes sortes d'habitudes secrètes. Ce qui fait sa beauté, c'est surtout le sentiment de communauté, le sentiment de petit village. Le fait d'avoir cette petite ferme à Riverdale, les vaches qui me réveillent le matin, le fait que je puisse acheter des œufs

POUR LE MEILLEUR ET POUR LE DIRE

frais. En fait, je suis un peu le rat des villes et le rat des champs en même temps.

Il y a une scène dans un roman d'Edgar Allan Poe où Arthur Gordon Pym arrive sur une île où les eaux sont de couleurs différentes et ne se mélangent pas. Bref, c'est comme une eau marbrée. L'idée du multiculturalisme est comme cette eau imaginaire où les différentes couleurs ne se mélangent pas et chacun retient sa pureté. C'est d'un absurde affolant. Si ça donnait des résultats — et grâce à Dieu ça n'en donne pas — ce serait des résultats d'un racisme épouvantable. Car qu'est-ce que le multiculturalisme? Cela veut dire qu'on est obligés de garder nos traits nationaux. Les traits nationaux n'existent pas, c'est du folklore, personne ne s'habille plus en costume du pays. Moi, je ne veux pas être un Canadien latino-américain ou pire encore un Canadien argentin. Si j'écoute un tango de temps en temps ça ne change en rien mon canadianisme. Je suis défini par mes actions, pas par la façon dont je m'habille. Je ne m'habille jamais en gaucho chez moi! C'est peut-être que je suis un peu anarchiste, mais je déteste l'autorité. Je déteste qu'on m'impose des définitions et des règles de l'extérieur. À la limite, je suis moins d'une culture d'origine que de celle que je choisis. J'ai l'impression, personnellement, que je suis tous les jours en train de bâtir ma propre culture et de contribuer à la culture canadienne.

On veut nous faire croire que le français est encore vivant au Canada. Ce n'est pas vrai. Le français est encore vivant au Québec et dans certaines petites pochettes. Pour le reste c'est faux, c'est une prétention, on se donne des airs, ça n'a absolument aucun sens. Il y a plus de traces italiennes ou portugaises que francophones à Toronto.

Il se trouve que nous sommes complètement envahis, entourés par l'anglais mais que nous vivons dans l'idée qu'il ne s'agit pas là d'un envahissement mais qu'il s'agit tout simplement de partager. Partager, c'est complètement absurde. C'est comme dans *Alice au pays des merveilles*, le petit poème sur la chouette et la panthère qui partagent une tourtière. La panthère mange la croûte et l'intérieur et garde l'assiette puis dit à la chouette : *Voilà on partage : tu prends la cuiller*. C'est le genre de partage qu'on fait entre l'anglais et le français à Toronto.

Si Toronto était...

Un genre? Ce serait le masculin.

Une couleur? Ce serait le jaune forsythia.

Une femme? Ce serait une femme jeune et très sexy.

Où j'aime aller...

Patachou, sur la rue Yonge, qui a les meilleurs croissants de Toronto, peut-être même du Canada.

La librairie Writers & Company, également sur la rue Yonge, dont le choix d'œuvres de fiction est extraordinaire.

La salle des dinosaures au Musée Royal de l'Ontario, c'est évidemment mon côté enfant qui fait surface, ça me fait immédiatement penser à Jules Verne et à Arthur Conan Doyle.

Mes trois ★★★

Margaret Atwood parce que c'est une intellectuelle extraordinaire.

Jackie Burroughs parce que c'est une actrice caméléon qui étonne à chaque rôle.

Greg Gatenby, quelqu'un d'assez hérissant, mais un génie du business littéraire qui a fait du Festival du livre de Harbourfront le plus important au monde.

HARLEQUIN, L'ÉDITEUR SPÉCIALISTE DE ROMANS À L'EAU DE ROSE A PIGNON SUR RUE À TORONTO. CHAQUE ANNÉE, PLUS DE 200 MILLIONS DE SES LIVRES, TRADUITS EN 22 LANGUES, SONT VENDUS DANS PLUS DE 100 PAYS.

X-TRA. DEPUIS 1971, LA COMMUNAUTÉ GAIE DE TORONTO, LA PLUS VASTE AU PAYS, DISPOSE DE SON PROPRE JOURNAL. DEUX FOIS PAR MOIS, C'EST EXTRA!

POUR ENTENDRE LA LITTÉRATURE, UNE ADRESSE : HARBOURFRONT. TROIS FESTIVALS, DONT LE FESTIVAL INTERNATIONAL DES AUTEURS, LE PLUS IMPORTANT AU MONDE.